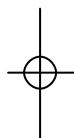
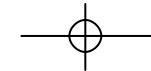
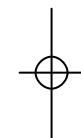
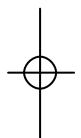
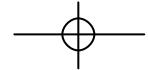


SILENCES



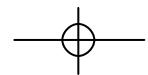
Antoine Bargel

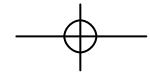




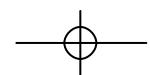
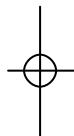
A Vanessa,
ma femme,
le premier livre.

©La Cinquième Roue, Paris 2004
ISBN 2-915734-01-1
<http://www.cinquiemeroue.com>





l'Une NuE





muse

longue méditation brute
des bobines du songe
se déroulent les mots
qu'on remodèle à chaque nouveau regard
chaque miroir se repliant
autour des pétales de l'âme
- proportions infiniment malléables
de jus de mort et de chair d'eaux célestes
les masses mouvantes de TIC

TAC la folie qui prend corps
et les désirs de l'autre



pour sucer quelques racines à gomme
bruine et immobilité
sur les villages de ma nuit
quand l'œil coupé en quatre
s'ouvre en copeaux de silence
on voit les esprits les essences
troubler l'air en s'élevant
comme le font les buées bleues de la conscience
les grâces et les rires
qui précèdent toujours
l'enroulement bouillant du jour





comme tu craches au-dessus les arbres
brillent de rares noyaux d'ombre
joignant les fumées jaunes du sacrifice
au regret de l'heure affamée
l'ordonnement des colonies
aux boyaux d'air imaginés
de là revient la petite muraille
asymétrique des mensonges communs
portant parcelles de matière
qu'il a suffit de laisser perdre
pour que se dévoile l'une nue



dioptre 1

gouge à la ramure
du ciel qui s'envole
dans la lumière-filtre des branches
pluie-perle au creux de la langue
la fenêtre fermée qui perce les orages
les bruits de la ville
la lune toujours au loin

les fenêtres fermées d'Hermès Trismégiste
les dents qui crissent au temps de la prière
le bruit de l'os qui s'acharne dans sa gaine
à percer la chair vile de garde
la mangue rouge
de la mer qui se penche
perce le soleil - y creuse
les alvéoles dérobées de miel
où la lumière étale s'armure de larmes
et se penche toujours plus loin



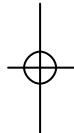


dioptre 2

la prière des hêtres lentement se lamente
hier de prêtres de prophètes et de rois
- aujourd'hui proie des lycaètes -
le peuple des arbres se referme
et mes mains se meurtrissent au tronc
à l'écorce triste

dioptre 3

demain le silence d'étoffes pleines
retournera sur les plis de ta main
dans l'œil d'une vilaine vieille
et la prise des temps qu'effaçait ton mystère
se voilera de chutes rutilantes
que l'aveugle bénie recouvrira de pierre





un ange de désespoir
s'est posé dans mon œil
depuis le début

dans le bruit trop extérieur
des moteurs il s'affaisse
je le sens qui plie

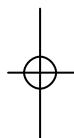
sous la charge de ces non-dits
tous ces mots ravalés
aux portes de mon enfance

qui continuent de résonner
parfois à certaines heures
du jour et de la vie

en lieu de plaintes je me fige
découvre le lendemain
de nouvelles cicatrices

dans le silence du présent
se croisent les trames sensibles
et la souffrance de l'instant

peu de joies de pensées muettes
comme la reliure d'un livre
de fils d'or désuets



je n'ai pas trouvé ce que mon cœur appelait
et voici l'âge armé de pierres
pour murer mes tristes paupières

un ange de désespoir
s'est posé dans mon œil
depuis le début

dans le bruit trop extérieur
des moteurs il s'affaisse
je le sens qui plie





Constat, espoir

la force de former des bulles
de savoir au sein de l'esprit
voilà ce qui me manque
je bave du cerveau à qui mieux mieux
sans que ne se concrète
que ne s'agrège
que ne se somnambule aucune
noix de sacrifice

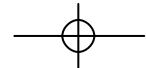


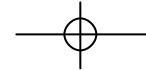
brisée des ombres froides du doute
tu marches encor sans bruit
au globe obscur qui me précède
partout où je vais: à Mort

tes pas glacés piquent les nimbes
réveillent les rêves endormis
traversent la chair éteinte qui nous séparait

Promesse

je mangerai la braise sonore
sans appeler temps ni regret
nulle ressource de l'esprit
douce à ma bouche amère à mes entrailles
traversée d'un filet de sang





Chanson

je te raconterai
muse fanée
ta renaissance

mes doigts oublieront
la raideur des jours
se noirciront d'amour

je vaincrai mes nuits
en mémoire des drogues d'antan

mes mots par ta voix
sauront dire la
boucle de silence

que j'ai coupée à tes cheveux

je renaîtrai
muse fanée
de ton silence

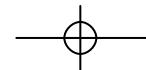
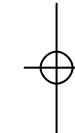


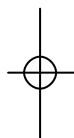
Petits Baisers

brune l'eau
des lèvres qui se penchent
au coin du flot de sang d'amour

absente lune
au bord du lit d'urine douce
des lèvres étanches

seules lèvres
dorées du cri d'amour de l'eau
fermées sur une bouchée de terre





le matin des morts dans l'orgasme
j'ai vu la pluie essuyer de ton front
l'aridité du monde
les petits travers qui reculent
toutes les reprises assénées
du plat de ruse du rêve

si tu as besoin de reposer le pied
auprès des rayons de larmes
enferme l'amour en tes cils
laisse ta cheville s'ouvrir
en-dehors de toi

quand le souffle des autres te cerne
et courbe la terre devant tes pas
oublie les trêves de l'œil immobile
les moucherons d'or subtil et de doute
le vertige quand s'éteint

le matin des cendres qui volent
s'est ajouté en ma mémoire
aux retours qui te faisaient pleurer
je pense aux os qui fondent
se brindilles brisent
s'ailleurs évaporent

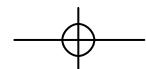
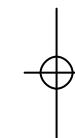
dans l'obscurité

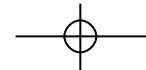
l'entremise amère des morts
ouvre des chemins de feuilles éparses gelées
à l'âme étirée
aux mains qui se replient sur elles-mêmes

ininterrompue tombe la vie morne
au creux sentier des jours
scintillent seules quelques pierres où l'œil s'accroche

bordée des colonnes sombres du rêve
la trace du néant
égrène un chapelet de mots
dans sa fuite inutiles un à un

l'âme les mains se taisent
sans cesse suivent l'heure suivent l'heure
espérant trébucher





au matin

les songes oubliés sèchent se craquèlent et tombent
leur ombre un dernier pas de danse
cligne devant les yeux
il ne reste plus rien

parfois le vide devient intense
tant qu'il hurle aux oreilles
voile d'un désert cru le monde imaginé

les songes qu'on écrit
sont des animaux qu'on empaille
on les éviscère
on leur fait la peau
on les désinfecte
on les rembourre
et voici que miracle ils se tiennent - presque vivants
au-dessus de la cheminée



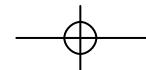
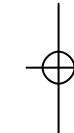
dioptre 4

étrangères à ton nom, miroir
les alouettes lestes qui mélangent
dans l'œil l'ombre et le soleil
vide truffé d'or en ta chair absente
faite de sel et de pierre

parallèle à mon regard, étrangère
l'absente se mire au sel de ta chair
rêche, l'abstinente rime une stèle d'or
gravée des noms célestes
qui perpétuent le souvenir
de l'ancienne lumière

qui lavait autrement les coeurs
les fronts étoilés des prophètes déchus
perclus des coups de rêche, l'abstinente
qui se retourne, s'éloigne
suivie d'ombres virevoltantes

miroir, étrangères à ton nom





que cherche je ?

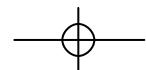
*nul n'évite la prise de conscience :
creusant un cône en surface du globe de plumes
- rosace ancienne à la couleur de l'immortel
créé pour toujours et qui se tait -
je regarde seul et plonge
hors de l'axe de son être éveillé*

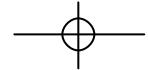
trajectoire de repos qui parsème
de pierres luisantes un chemin couru par d'autres
le papillonnement des couleurs assoiffées
fait une perle dans ta gorge
l'aube mauvaise rôde
au-delà de la pierre échangée
- tachée d'étoiles de sang

trouve le silence de lire
dans les cavités de ton âge

importe ce que tu auras oublié demain
que tu emportes

Nocturne



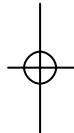
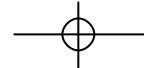


Il ne neigeait plus. La nuit était venue et avec elle le froid. C'est d'abord par les rires de personnes qui entraient que je l'ai su; puis est venu mon tour de sortir. Dès que j'ai eu posé le pied sur le trottoir, j'ai constaté que la beauté scintillante de cette plaque de glace, toute embuée de lune, n'était qu'un leurre cachant mille embûches et mille chutes. J'ai serré sous mon bras mon carnet d'écrivain ; tenant mon stylo dur à travers la poche de mon pantalon, j'ai initié la démarche dandinante et ridicule qui allait me conduire, au travers des méandres d'une promenade nocturne, à vous connaître.

Je n'aurais pu être sobre. La barmanka me l'avait dit, "sans un panák ou deux, tu tiendras pas dix minutes, par ce froid" : c'est donc coiffé de mon casque d'alcool, serrant dans mon poing mon joint couronné de rouge, que j'entrai dans la Quête.

d'ores armé d'une unique conquête
cela semblait plus simple ou réduit à néant
que se fasse depuis les ans
révolus l'amorce de Graal soudain
poèmes dit-il de mes histoires d'ermite
creuses comme l'œil de Saturne
que je changerais en or si je savais





ce chat noir que j'ai recueilli
les larmes de Phénix dont il est dit

qu'aurais-je prouvé moi qui refuse
les longues litanies lutéciennes
tout art tout ifice par ma toux
ce n'est pas... ma faute si je meurs

j'ai libéré des troupes neuves
de fraîches charges
car il faut bien où se briser
notre monde a trop de poètes
que ferez-vous ?

je propose vous disposez d'un recours ultime
me lire ou pas

J'avais atteint le premier modeste
carrefour mais je tombe une première fois. Me
relèverai-je demain ? D'une manière insidieuse,
en faisant semblant de rien. Je dois avouer que
c'est en voulant lancer une boule de neige -
parce que c'est la vérité, vous comprenez bien
ça, ici la vérité ne s'oppose pas au mensonge
mais au silence - que je suis tombé. Dans le
geste - si ce discours a un sens ? est-ce que les
objets ont un sens ? - emporté par l'élan, mon
côté s'est heurté aux pavés. Ainsi je boîte.

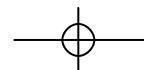
au rythme des musiques nocturnes
courses pour retrouver l'équilibre
dans la vitesse et le souffle aux joues

l'esprit s'alerte dans les slaloms nécessaires
concentre en cycles de sueur
l'élan physiologique et dur
cernant la nuit d'un cercle d'or
c'est la continuité dit-il

la valse des pronoms dont certains se rappellent
fruits d'été et bave de femme
dégueulis de mûres
de myosotis vous vient-il l'eau
à la bouche une perception du temps
à l'idée que je détourne l'attention ?

on ne dit que ce qu'on n'est pas
c'est là la vérité et parfois on écrit
ce qu'on ne dit pas

le pont enrubanné de gloire
bordé de statues noires entourées de bougies
j'ai oublié
pont du roi Charles qui vécut
qui sait quand Jean Népomucène
de bougies étoilées cernées d'aurore
l'allée statues les deux





graves alignements de chair
 étoiles arrivées
 célestes orbes de pont ivres
 closerie reine et chiens muets
 légendes cuivrées mains
 de trois doigts ou plus qui bénissent
 débattent d'un vertige
 intérieur psalmodique
 lit qui tremble vide
 caresses du chat qui roule
 sur le tapis de vos
 tapis de vos
 gelées d'arcs bleus
 du fleuve qui ramène
 la neige rare dans les replis

marche toujours ne t'essouffle jamais
 tire une croix vers la lune rigide
 glace elliptique aux profondeurs
 piliers qui un à un
 ahanent les coups sourds au ventre
 de la musique qui fait corps
 tu marches tes épaules vous
 l'ombre voyez la ruche
 touchez dans les pavés ce qui relie
 de niveau en niveau
 la cour la fontaine et le vin

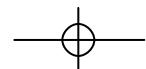


au coucher du soleil vert c'est
 là aussi que passe l'ennui
 des années qui se croisent
 en saouleries inverses

la porte se referme
 délaissée aux côtés
 où l'abîme se perd
 en plumages fienteux
 il est un sas
 tours et murailles filent
 le souvenir en droite ligne

la chute du pont qui s'orange
 au faîte d'îles matinales
 griffe les imaginations d'une jeunesse
 encore à venir - naïveté préservée
 l'une après l'autre écharpes
 rouges de soie
 rouges de joue
 de joie et d'impossibles
 réconciliations

couronne délaissée
 je mirage les êtres
 tête qui tombe





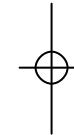
J'avais le choix entre deux escaliers, à gauche et à droite, qui tous deux descendaient. Je ne pouvais pourtant conserver la voie droite. Alors le souvenir d'une cantatrice d'un matin, perçue au hasard des rues ensommeillées, l'emporta sur ce que je pouvais avoir de pensée. C'était une place, aussi, où l'Ordre de Malte avait élevé une fontaine - la soif spirituelle de ce monde - bien avant mon arrivée. Pianissimo - les vocalises dans l'éveil d'un lit peut-être aux voilures chaudes - j'avais le matin à mon avantage.

douceur du rythme qui se répète
se fond en oscillation unique

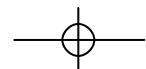
Il s'agissait de cette place bien connue où tournoient les spirales du temps, s'entremêlant sans cesse. Je revoyais des rues, des regards écarquillés luire un instant dans le soleil et s'évanouir dans la danse circulaire qui ne cesse, parfois, qu'aux jours impairs des saints grecs. Théodore, Sophie, une Phanessa imaginaire que plus que toute autre j'affectionne. Alors, comme cette nuit-là, à compter des coups de minuit le voyant vagabond se promène sans limite dans les enchevêtrements de sa vie passée, et future.



symboles luttant avec le démon
perché à la corniche de l'esprit
qu'arpentent les structures
changeantes mystérieuses
guidant sans raison la mouvante
pensée d'un rideau clair
entrouvert à la base
la côte de Dieu qui compense
toute poussière agglomérée
au ventre de la femme
premier chaudron inexpliqué
d'où sourd la dispersion des sens
sels primitifs qui se mêlent à la terre
s'arrêtent
pas de réponse



dans cette ville sombre de campagne
muette derrière la gare
la robe nuptiale n° 137
seule en vitrine éclairée d'oubli
semble quitter son dos
de ses voiles de méduse
voler dans l'air soudainement glauque
visqueux de chauves-souris pendues
au sifflement du train manqué
j'étais un rien perdu quand je l'ai vue
culbuter dans sa chute la lune





rousse au désert
 parsemé de fuites et d'injustices
 sans fin
 j'étais saoul d'élangs de vengeance
 tant étaient miens ceux qui couraient
 pour leur vie
 tant que la moitié nord
 à jamais délaissée
 s'était fermée sans voir
 que le venin était entré

mes nuits tronquées s'étirent
 murmurent mes travaux indus
 drame muet
 mes nuits s'étirent et naissent
 au centre élastique
 des globules d'intensité voulue
 blancs de sève
 d'irréalité

hésitations médiocrité
 histoire naïve de celui qui ignore
 fait semblant d'ignorer
 que son prochain amour est déjà né
 il y a longtemps
 bien avant son souvenir
 qu'il ne saurait ressembler à rien



de nouveau mais au contraire
 pour qui ne connaît de mémoire
 qu'une succession de présents
 à ses hésitations qui persistent
 sans cesse retravaillées
 modelées en négatif des jours
 sœur d'angoisse à mon secours

pour qui se perd enfin à l'épicentre
 glaces au cœur accumulées
 vides de songe
 harnachement de pensées qui se cachent
 taisent leur nom ne se retournent pas
 chair arrachée d'un océan

retourneras en tête
 lamenteiras les heures vertes
 briseras l'habit d'un rêve

si nous jouions à mourir
 d'une épidémie accidentelle
 d'intoxication d'âge

par troupeaux que l'on guide
 d'un parapluie à l'abattoir
 ils suivraient ne l'ont-ils pas déjà
 par ces mêmes campagnes vides





s'en souviennent les voies ferrées
 neigeuses bordées d'arbres blancs
 noirs d'enfermement
 ces mêmes soldats ces mêmes
 baraquements de cellules désaffectées
 où j'attends
 seulement pour tromper une attente plus forte
 ces chiens sauvages et le soupçon d'une meute
 m'ont fait rebrousser chemin
 malgré moi c'était il faut dire
 une tempête telle que j'étais seul
 à marcher par ces villages déserts
 une oie agonisait de froid
 les mares étaient gelées je me
 croyais poète
 je croyais mener des rêves à l'enchantoir
 mais j'ai croisé ces souvenirs
 les ombres de ces chiens qui
 traversent les routes
 j'entends les fusils je remonte
 dans ce train dont je suis
 le seul passager cette ville
 où je suis seul
 à être de passage

un rat me mène
 sur un pont à travers ces murs
 qui sommeillent
 pour toujours semble-t-il

cette église qui rêve de bateaux
 à mille lieues de toute mer
 l'autel sculpté d'une ancre
 la chaire chargée de voiles
 de pierre et d'or

dans ce langage originel
 le prêtre invoque les marées
 de revenir enfin cette attente est la leur
 je ne fais que passer moi qui connais la mer
 son aimante séparation
 me séparant de mon amante

souvenir qui passe
 comme un autre

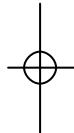
les réverbères de cuivre
 où s'accrochent les pétales du temps
 pâlissent déjà



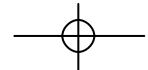


Aux dernières heures du ciel s'ouvrit une porte sous les arcades. De l'intérieur brillait une lumière surnaturelle, émanait un parfum suave où toutes les odeurs de la terre étaient réunies. J'ai franchi le seuil, ébloui, j'ai fermé les yeux.

Je les ai rouverts au matin, couché dans l'herbe froide du parc attenant. J'avais tout oublié - je ne me souviens toujours de rien. Seuls dans ma tête résonnaient ces mots : "Je suis vous... Je suis chacun de vous..."



Asile d'enfant





Folie de sainte Marie-Madeleine

- Mon Dieu est mort
Vive la Mort !

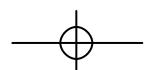
- De la splendeur de ma chair
il m'avait délivrée
Et des méfaits des hommes
de la haine toute entière
d'un monde jubilatoire.

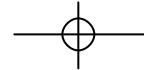
- Il est mort
Vive l'Insanité !

- Sed non satiata
- il m'avait délivrée ;
cantique du vice, antienne malade,
compte les jours restants de l'ancienne aubade !

- Il est mort
Vivent les créatures !

- La gloire des péchés
l'embolie des glacières infamies,
Que croisse et se multiplie
mon Ennui.

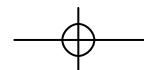




- Pas de résurrection
Vive la Nuit !
- Mes grossières taillades
au front du mort
Ses chairs qui s'éloignent
peuplent mon cri.
- Il est mort l'Elu de mon cœur
Vivent les jours !
- Pas de grâce aux rancœurs
de l'ombre
Crève ! - labiales plaies
Mère féline semeuse de lait
aux babines lippues.
- Mon dieu est mort
Vive la morte !
- Les sacrés agencements
de pleurs
pigeonnent en ramifications
Silencieuses.



- La mort a creusé partout son réseau
de sulfure enrobé de crochues
malédictions pour les enfants
de ses débauches.
- Tortures de l'envol
La crème des cils.
- J'ai des griffes livides à chaque
enjambement et mes crocs
grogne leur entêtement du
Malin.
- Je suis la mort
Vive mon Dieu !

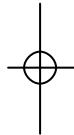




Le silence
Se brise
Comme une montagne

On a
Comme un jeu scintillant
Des éclats qui reculent
Regrettent déjà
D'avoir voulu
Exister

Comme une montagne
Se brisent le silence
(Et moi)



Une larme
Caresse mon œil
De verre

J'ai des pleurs en flocons
Qui bruissent autour
De mon ivresse
Lentement le ciel se dépose
Au crâne éteint
Que je délaisse

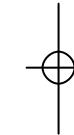
Une larme dans la nuit
Caresse mon œil
Et disparaît

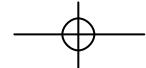
J'ai au cœur un élan
Maternel
Qui orgiaquement se brise
A mon cri

Une larme de verre
Perle

Ma pensée cristallise
Des agrégats d'étoiles
Tandis que mon regard se voile
A mort

Une larme
Caresse mon œil
De verre





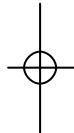
Je pourrais peut-être
 Chrysalide ombilicale - me tourner vers l'Orient
 Haranguer d'images fausses mes spectres éternels
 M'éclipser en toi

Embrassades que je regrette
 Reflets du rire d'autrefois

Le monde a des ombres qui s'arrêtent
 Plongeon des cris d'or de l'aube:
 Eteindre la frénésie d'un corps
 Qui se veut supprimer

Etreinte-l'oubli des mortes de jadis
 Parcelles de rêves inachevés
 J'ai de clairs envols à éléver
 En mon funeste ermitage

Je pourrais peut-être
 Papillon muet - chanter l'éclair qui révèle
 Veiller les mirages du verbe
 M'éclipser en toi



Eponymie mortuaire
 Je brasse en l'air des feux de larmes
 Brasiers sublimes globes oculaires
 La nuit qu'écrase mon crâne pur

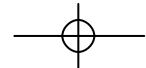
T'appelle ô plainte dévisagée
 Par le venin des steppes immuables
 Comme le murmure soupir du mort
 Suicidaire branche de rosier

Circé assise relève la tête
 Crache un crapaud rutilant
 Sa bave rosâtre dans l'herbe
 Est comme une morve d'enfant

Alléluia Alléluia
 J'ai du sang plein les narines
 Mes cris brillent aux
 Cieux de naphtaline

Trêve
 Corps

Remugle
 Mort



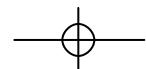


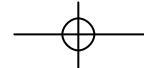
Classicisme-lacustre

Absous ce rêve qui te dévisage
Si tu veux attenter aux promesses
Réalités:
Séquelles de l'ancien partage
Et bise-orage au cœur de l'eau
Griffent tes yeux
Quand l'âme inexorable élève
Son reflet diaphane au doux soleil d'hiver
De ton cri-coin; espace blafard
L'entremise d'un ange



Dans l'air froid de la nuit il y a un instant où l'on oublie
Les mots ne sont plus les tiens mais ceux des autres
Tu n'as que ces vagues au cœur
Lumières
L'écho d'un cri d'enfant
Ces remous anciens qui se taisent encor
Ange
Viens que j'oublie





je pensais

à toi

le canon sombre des mouettes

affranchi de lumière

tonna

fendant l'air ainsi les fenêtres

de l'oubli

volaient en la gloire

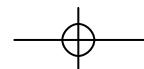
infidèle

O Mère de moi qu'invoquez les couleurs
couvrez de mer le sentier de mes pleurs



J'ai le soleil au coin de l'œil comme une larme
qui remonte;
Le froissement éternel de l'onde m'éblouit.
Je crie. Sourd,
Il n'est qu'un monde palpable à la pulpe des
doigts,
Et le sourire...

J'aime le soleil noir au coin de l'œil, la tempe
comme une joue qui pleure.
Je meurs.





SILENCES

l'Une NuE

muse	9
dioptrē 1	11
dioptrē 2	12
dioptrē 3	13
<i>un ange de désespoir</i>	14
Constat, espoir	16
Promesse	17
Chanson	18
Petits Baisers	19
<i>le matin des morts dans l'orgasme</i>	20
dans l'obscurité	21
au matin	22
dioptrē 4	23
que cherche je ?	24
 Nocturne	25



Déjà parus

Poésie

INDÉFINIMENT *Arnaud Desvignes*

À paraître

Théâtre

TA GUEULE, JE T'AIME *Thierry Samitier*

Roman

TÉTRAFOLIE *Damien Rocroy*

Asile d'enfant

Folie de sainte Marie-Madeleine	41
<i>Le silence</i>	44
<i>Une larme</i>	45
<i>Je pourrais peut-être</i>	46
<i>Eponymie mortuaire</i>	47
Classicisme-lacustre	48
<i>Dans l'air froid de la nuit</i>	49
<i>je pensais</i>	50
<i>J'ai le soleil au coin de l'oeil</i>	51



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MAI 2004
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE JOUVE

POUR LE COMPTE DE LA CINQUIÈME ROUE

ISBN 2-915734-01-1
DÉPÔT LÉGAL: MAI 2004